

**Discours prononcé à l'issue de la cérémonie de
Commémoration de la fusillade du 22 septembre 1944**

Chers amis,

En premier lieu, je tiens à vous remercier pour votre présence, et je voudrais aussi excuser les personnalités invitées qui n'ont pas pu, pour diverses raisons, être à nos côtés ce matin. Elles le sont néanmoins pas la pensée, j'en suis sûr :

- Monsieur le Sous-Préfet,
- Monsieur Jean-Pierre Michel, notre sénateur,
- Monsieur Jean-Michel Villaumé, notre député.

Je voudrais ensuite profiter de l'instant pour remercier :

- l'ensemble des bénévoles qui ont œuvré depuis 2 mois pour préparer cette cérémonie, au premier rang desquels je dois saluer, pour leur implication sans faille, l'ensemble des membres de la commission communale « Lien Social », mais aussi les membres du conseil et le personnel communal,
- merci aux enfants et aux jeunes qui ont pris part à la cérémonie en lisant les témoignages,
- un salut tout particulier aux familles des fusillés qui nous ont également aidé dans ces préparatifs,
- il a fallu en effet : nettoyer, repeindre, aménager les monuments, organiser la cérémonie, préparer l'apéritif qui va suivre, et tout cela a été réalisé sur la base du bénévolat. Merci à tous,
- pour finir ces remerciements, je tiens à rendre un hommage appuyé à l'ensemble de nos anciens qui ont partagé avec nous leurs souvenirs des événements de 1944 : soyez en tous une nouvelle fois chaleureusement remerciés !

Le 14 juillet dernier, je reçois un appel téléphonique de l'un de nos anciens qui n'habite plus le village depuis bien longtemps, mais qui réside néanmoins à quelques kilomètres d'ici.

Henry Phelpin, ici présent, me fait alors part d'un acte singulier qu'il a commis il y a précisément 70 ans, le 14 juillet 1944... Le village est occupé. Nous sommes à quelques mois de la libération, il y a maintenant plus d'un mois que les troupes alliées ont débarqué en Normandie... Henry, et son acolyte de toujours, André Déprez, tous deux âgés de 18 ans, montent une opération patriotique à eux seuls : ils vont pavoiser les monuments du village à l'occasion de la fête nationale, alors que les drapeaux français sont remisés dans la salle des archives, à l'étage de la mairie, et qu'ils ne servent plus depuis plus de 4 ans... 4 longues années !

La veille au soir, nos deux jeunes têtes brûlées vont donc dans un premier temps subtiliser une échelle dans la ferme Monnier, juste à côté de la mairie, ils vont ensuite s'introduire dans la salle des archives en ayant préalablement décollé le mastic d'une des vitres de cette salle, et une fois les drapeaux en main, ils vont remettre l'échelle en place avant d'aller pavoiser le monument de 1870 en haut du village, mais aussi et surtout celui de la Grande Guerre à l'entrée principale de Trémoins... Ni vu ni connu !

Le lendemain, 14 juillet, tout fiers de leur exploit, ils vont contempler les réactions de la population qui, au-delà de la surprise, se pose des questions sans avoir le début d'une réponse... Par chance, les Allemands ne se montreront pas ce jour-là à Trémoins et cet acte simple, qui aurait pu très mal se terminer, restera heureusement sans conséquence, car l'occupant n'en saura rien.

A la nuit tombée, nos deux amis vont donc tout remettre en place, les drapeaux dans la salle d'archives bien sûr, mais aussi la vitre qui sera reclouée et l'échelle rendue à son propriétaire, comme si de rien n'était !

Cela peut être considéré que comme une simple anecdote, mais pour nous, les membres de la commission chargée des fêtes et des cérémonies, ce sera le début d'un travail de mémoire qui va se prolonger. Avec Henri Phelpin, qui

nous confiera une partie des souvenirs qu'il garde de cette période à l'occasion d'un long échange courant août dernier, mais aussi, en prolongement de cette démarche, avec plusieurs personnes qui ont vécu cette période et qui ont bien voulu en partager le souvenir.

Nous avons extrait des éléments recueillis les quelques messages qui ont été lu tout à l'heure au cimetière, il reste cependant une mine d'informations, certaines se recourent, d'autres se complètent, d'autres encore sont parfois en opposition : elles sont le reflet d'une réalité vécue de différentes façons, en fonction des âges des témoins à l'époque, elles nous disent aussi que le temps est passé par là, et que notre mémoire a besoin de point d'ancrage pour conserver vivante telle ou telle scène, et que ces points d'ancrage, à la longue, peuvent altérer la précision de la restitution qu'ils sont sensé favoriser. C'est ainsi ! Il suffit de le savoir pour ne pas s'en aveugler.

Quoiqu'il en soit, il nous est paru indispensable que cette mémoire soit partagée. C'est bien évidemment le but de ces commémorations, surtout quand nous sommes, comme aujourd'hui, à l'aube d'un grand anniversaire : 70 ans, c'est presque une vie entière ! Ce partage, nous le voyons essentiellement entre les générations, d'autant qu'il est important de mettre tout cela en perspectives :

- les victimes de la fusillade avaient 17 et 19 ans pour les plus jeunes, les témoins ici présents avaient moins de 10 ans : l'implication de nos jeunes générations dans la cérémonie devant le monument tout à l'heure nous permet de raviver la triste réalité des jeunes vies qui ont été fauchées arbitrairement, des plus jeunes encore qui ont été marqués, traumatisés par ces heures cauchemardesques,
- en discutant avec les uns ou les autres, il revient le souvenir de tel grand-père, ou telle grand-mère, qui savaient mais qui ne parlaient pas, rendus muets par le traumatisme qu'ils gardaient au fond d'eux-mêmes. Ils s'en sont allés, emportant avec eux les détails précieux de ces événements. Pourtant, nous avons besoin de ces ancrages pour expliquer aux jeunes générations, que ces histoires, ce n'est pas uniquement dans les livres, mais qu'il s'agit bien d'une réalité attachée à des lieux, aux hommes et aux femmes qui y vivent.

Nous avons déjà rassemblé des éléments fort instructifs sur cette période, il serait utile, pour la mémoire collective de notre village, de poursuivre ce travail inachevé : j'espère que la commission « Lien Social » s'y attèlera, et je lance par la même occasion un appel à ceux et à celles qui veulent également participer à ce travail de mémoire. Estelle se tient à votre disposition pour cela.

Mais revenons à la journée du 22 septembre 1944 et aux jours noirs qui se sont succédés en septembre et octobre 1944, jusqu'à la libération du village le 17 novembre.

Nous avons évoqué le supplice des 3 enfants du village :

- Pierre Alfred Monnier avait 43 ans (né le 22/12/1901),
- son fils Pierre Georges Louis Moser avait 19 ans (né le 13/11/1925),
- Robert Charles Ecoffet n'avait pas encore 17 ans (né le 26/10/1927)

Ils ne seront malheureusement pas les seuls à laisser leur vie. Le même jour, à Laire, ce sont 4 personnes, des maquisards également, qui seront passés par les armes :

- Fernand Thiry avait 37 ans (né le 16/02/1907),
- Julien Muller, le chef de corps en avait 30 (né le 2/12/1913),
- son frère Henri Muller était âgé de 21 ans (né le 14/10/1923),
- et René Lachaux avait lui 22 ans (né le 13/04/1922).

Dans la foulée, 2 jeunes d'Aibre ont également perdu la vie :

- Pierre PARREND avait quant à lui 22 ans (né le 24/07/1922),
- Marcel MOUHOT n'avait que 25 ans (né le 10/08/1919),

Le monument qui rappelait leur supplice, à la sortie de Trémoins, a été récemment déplacé pour rejoindre leur village d'Aibre.

C'est donc 9 vies qui ont été enlevées à l'occasion de cette expédition punitive menée par la Gestapo, en représailles des actions de résistance menées dans les bois de Vaux, un officier allemand et son chauffeur y avaient été tués, plusieurs prisonniers constitués. Ils seront détenus chez les résistants à Laire, et c'est leur fuite qui mettra le feu aux poudres.

Par la suite, au moment de la libération, on déplorera d'autres victimes au village, je tiens à les citer pour leur rendre d'hommage :

- Marguerite MONNIER, victime civile, décédera le 17 novembre des suites de ses blessures dues à un éclat d'obus, elle avait 89 ans,
- Francine PERRIN-CARIO, également victime civile, décédera le même jour, dans la cave de la Cure où elle avait trouvé refuge avec d'autres personnes : un soldat allié, croyant avoir affaire à des soldats allemands a « sécurisé » les lieux en faisant éclater une grenade qui lui sera fatale, et qui blessera les autres personnes présentes, notamment la jeune Marcelle Ménegaux. Francine PERRIN-CARIO était venue se réfugier à Trémoins dès le début de l'occupation de notre pays, elle est morte à 36 ans,
- Mohamed ALI BEN faisait partie de l'armée de libération partie d'Afrique, il avait 41 ans lorsqu'il est tombé au champ d'honneur ce 17 novembre. Sur notre commune, ce sera la seule victime militaire du côté des libérateurs.

La libération du village a été acquise le 17 novembre 1944 au prix d'une lutte acharnée entre les troupes alliées, notamment la 5^{ème} division blindée, et les troupes allemandes qui ont été décimées sur place : plus de 44 morts durant les quelques heures que durèrent les combats. Quelques soient les atrocités commises par l'occupant nazi pendant l'occupation, ces morts ennemis représenteront eux aussi autant de drames familiaux de l'autre côté de la frontière...

Plus tard encore, alors que notre village a retrouvé la paix, et même si la guerre n'est pas encore totalement achevée, un autre enfant de village sera emporté par une mine en labourant son champ :

- Paul VALLEY perdra la vie le 22 mars 1945 : né le 10 avril 1901, il était à quelques jours de son 44^{ème} anniversaire ; il laisse 3 enfants et une veuve.

Pour terminer, une dernière personne ne rentrera pas des camps de concentration : il s'agit de Lucien HERMETEY.

Ce lourd tribut payé par notre village, nous ne devons pas l'oublier.

Mais nous avons également le devoir de le mettre en perspective : ces heures sombres de notre histoire, elles ne sont pas si éloignées de nous que cela... Ça ne fait que 70 ans en effet que nous vivons dans la paix, ici, en Europe. Pourtant, les conflits sont réguliers à travers le monde, et pas forcément très loin de nos frontières (voyez l'ex-Yougoslavie il y a moins de 20 ans, l'Ukraine aujourd'hui...) : la barbarie n'est pas éteinte, et il se trouve toujours des raisons pour justifier le choix de basculer dans l'inhumanité. Comment peut-on accepter de remettre en cause 2 fondements de nos sociétés dites civilisées :

- ne plus réfléchir par soi-même, mais suivre aveuglément des ordres indiscutables (surtout s'ils sont idiots), sauf à risquer d'être tué par ceux de son propre camp, comme ce fut le cas à Craonne en 1917,
- renoncer à ce principe inscrit dans la loi, mais aussi dans les tables de nos différentes religions, et donner la mort à des personnes que l'on ne connaît pas, contre lesquelles on n'éprouve rien, pour la seule raison qu'elles sont du camp d'en face.

Soyons vigilants ! Ce qui semble improbable aujourd'hui peut bien se révéler possible demain : je ne suis pas certain que les Ukrainiens se doutaient, ces dernières années, voire ces derniers mois aux détours de la place Maïdan, de la tournure des événements tragiques qui secouent leur pays.

Le goût du pouvoir de certains, la capacité de manipuler, la bêtise : voilà quelques uns des risques qui nous guettent...

Une extrême vigilance, une conscience sans cesse entretenue, y compris par le souvenir des moments tragiques de notre histoire, voilà le sens des responsabilités qui sont les nôtres aujourd'hui et plus encore demain !

Vive la République et vive la France !

Grégoire GILLE

Trémoins, le 20 septembre 2014